

Quatrième séance de lectures poétiques

(21 janvier 2023)

La poésie de Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

La Vie Antérieure (1854)

(Les Fleurs du Mal - Spleen et Idéal)

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

Ce poème est le douzième de la section *Spleen et Idéal* des *Fleurs du Mal*, le chef d'œuvre du poète publié en 1857. Vous avez tous et toutes entendu le nom de Baudelaire, un des « phares » (pour utiliser le titre d'un de ses poèmes) de la poésie française. Né en 1821 et mort à l'âge de 46 ans, sans doute de la syphilis, il a apporté aux lettres françaises ce que Victor Hugo a appelé « un frisson nouveau », le ton de la modernité, tout en écrivant des poèmes de forme très classique, tout particulièrement le sonnet. Du romantisme, il garde un lyrisme parfois flamboyant et la posture du dandy ; du Parnasse il partage le goût du vers ciselé et de la précision musicale, mais il ouvre la voix au symbolisme, par sa recherche des synesthésies et des correspondances que développeront RIMBAUD et MALLARMÉ.

Sa vie fut chaotique entre une mère adorée et un beau-père honni, militaire dont les valeurs d'ordre et de rigueur morale étaient à l'opposé de celles du poète, dont il essaya en vain de contrarier la vocation littéraire. C'est pour le remettre dans le « droit chemin » qu'il l'expédia dans un long voyage vers Calcutta en 1841, voyage qui, à la suite d'un naufrage, devait s'arrêter aux Îles Maurice et Bourbon. Après quelques mois, de retour à Paris, Charles s'éprit d'une métisse, Jeanne Duval, qui devait être son âme damnée et qui, en dépit d'amours orageuses, resta sa maîtresse jusqu'à sa mort (à elle). Il eut bien d'autres aventures féminines, en particulier avec Aglaé Sabatier et Marie Daubrun, aussi dévastatrices de sa santé mentale ; sans compter les prostituées qui ruinèrent sa santé physique.

Il tenta de s'évader de cette vie en essayant le monde de la drogue, particulièrement du haschich et de l'opium, à la recherche de paradis artificiels, mais en vain.

Outre la production de son grand œuvre, il eut bien d'autres activités ; il écrivit des textes en prose, fut critique d'art respecté (grand soutien du peintre Delacroix), traducteur de qualité, en particulier des contes d'Edgar POE dont la vie fut, à bien des égards, semblable à la sienne (l'alcoolisme en plus). Son œuvre poétique fut attaquée par la morale bourgeoise comme une atteinte aux bonnes mœurs et le procès qui s'ensuivit et qui le condamna le laissa brisé. Après avoir eu plus de quarante domiciles à Paris, afin d'échapper à ses créanciers, il repose au cimetière du Montparnasse, aux côtés de sa mère et de son beau-père maudit.

Ce n'est pas une biographie de Baudelaire que je vous ai brossée là, mais quelques jalons que je vous ai donnés pour vous aider à mieux

saisir certains aspects du poème que nous allons maintenant lire et étudier.

De tous les poèmes des Fleurs du Mal, celui-ci me semble illustrer le mieux le titre de la section : Spleen et Idéal. Le mot Spleen, emprunté à l'anglais, a pour BAUDELAIRE un sens particulier et exprime un mal-être, une nostalgie douloureuse, un ennui mortel. Nous aurons l'occasion de l'explorer. Il me semble donc indiqué de faire porter notre commentaire sur les deux termes en question.

Mais, avant d'entamer l'étude de la matière poétique du texte, j'aimerais faire une remarque technique sur sa forme. J'ai dit dans l'introduction que BAUDELAIRE avait gardé la forme classique, en particulier du sonnet. Or il se trouve que dans La Vie Antérieure il fait preuve de novation. En effet, l'agencement rythmique du sonnet classique est le suivant : abba dans les deux quatrains et ccd et dde dans les deux tercets. L'agencement rythmique de notre poème est tout différent : le deuxième quatrain ne reproduit pas l'organisation du premier mais au abba il substitue baab ; de même le schéma rimique des tercets est cdd et cee. Ces modifications ne sont pas gratuites, comme nous le verrons.

Voyons maintenant quel est le contenu sémantique du poème.

I - L'Idéal

Le poète nous présente une sorte de paradis dans lequel il nous dit avoir vécu longtemps et y avoir goûté des « voluptés calmes ». C'est un univers exotique, près d'une mer tropicale aux eaux chaudes, un univers où se dresse une étrange architecture de type gréco-romain, (BAUDELAIRE était très féru d'architecture) une structure de portiques aux « grands piliers droits et majestueux ». BAUDELAIRE affectionne ce mot de pilier qu'il emploie dans son célèbre poème Correspondances et dont il dit qu'il compose le monde naturel :

« La nature est un temple où de vivants piliers

Laissent parfois sortir de confuses paroles »

La qualité primordiale de ce paradis terrestre est sa « splendeur » : tout y est majestueux, doré par les rayons du soleil reflétés par les vagues et par les yeux du poète. La nature resplendit de couleurs où l'or se mêle à l'azur, où les sens sublimés perçoivent ensemble la lumière et la musique, les odeurs et la douceur dans une synesthésie qu'il nomme musique « mystique », c'est-à-dire unifiante et

unifiée, une sorte de fusion de l'être dans le monde, dans une parfaite sérénité, cette union que cherche sans cesse le poète.

« Les parfums, les couleurs et les sons se répondent »

La sensation de calme y est souveraine : même les voluptés sont calmes, (ce qui est presque un oxymore). Nous retrouverons cette primauté dans un autre célèbre poème : L'Invitation au voyage et son refrain bien connu :

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté

Luxe, calme et volupté »

Comment est né dans l'esprit de BAUDELAIRE ce monde enchanteur ? Sans doute de ses souvenirs de l'Île Bourbon où il séjourna quelques semaines, mais aussi de ses lectures, en particulier du Melmoth de l'anglais MATURIN, roman gothique dont BAUDELAIRE avait envisagé la traduction, de Gérard DE Nerval qu'il admirait, ou de contes de POE, tel Le Domaine d'Arnheim. Cet exotisme est une évasion vers le rêve, un rêve si présent qu'il nous le présente même comme une réalité : « C'est là que j'ai vécu ». La puissance de son évocation est contagieuse et nous parvient surtout grâce à la mélodie de ces vers. Vous avez sûrement remarqué que le rythme privilégié était un rythme ternaire, très doux et musical, langoureux de paresse,

--/--/--/--/

qui nous berce doucement et qui est accentué par les nombreuses assonances en -a ouvert et en -ou et allitérations en -s et en -l (en sifflantes et en liquides). Il nous semble que cette nature nous envahit et nous enveloppe dans une transe voluptueuse et l'utilisation en boucle des rimes des deux quatrains y contribue largement. Le tableau que nous laisse BAUDELAIRE de ce monde de rêve nous rappelle les toiles du peintre Paul Gauguin, qui lui aussi cherchait l'Idéal.

II - Le Spleen

Mais le poète n'était pas seul dans ce monde paradisiaque, dans cet Éden insulaire.

Des « esclaves nus » lui « rafraîchissaient le front avec des palmes ». Si leur nudité est un élément supplémentaire d'exotisme et d'innocence primitive, leur tâche semble être une limite à la pure volupté où le poète s'abandonne. Pourquoi son front est-il donc chaud ? À cause du climat tropical ou parce qu'il est fébrile ? Que cherchent à

faire ces esclaves, en le rafraîchissant ? BAUDELAIRE répond : à « approfondir

Le secret douloureux qui me faisait languir. »

Cette langueur n'était donc pas seulement une divine paresse, mais une souffrance nostalgique, un appel à un paradis perdu qui le hante même au milieu de la splendeur de cette plage merveilleuse, même aux sons de cette musique « solennelle et mystique ». Revenu de là-bas, il garde le souvenir de cette absence, de ce manque qui ne sera jamais comblé. Dans son texte en prose intitulé *Le Spleen de Paris*, BAUDELAIRE tente une définition de ce « secret douloureux ». Il parle de « cette maladie fiévreuse qui s'empare de nous dans les froides misères, cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité ». , il l'a ressentie même dans la chaleur des tropiques et les « vastes portiques » qui l'abritaient devenaient le soir des « grottes basaltiques », ternissant de leur lave noire la splendeur rougeoyante du couchant. BAUDELAIRE croyait en la métempsychose, c'est-à-dire à la transmigration des âmes dans un processus de réincarnation ; il était sans doute persuadé d'avoir fait cette étrange expérience et il se languissait de la refaire encore. Jean Jaurès disait merveilleusement « Aller à l'idéal et comprendre le réel ». BAUDELAIRE veut aller à l'idéal mais ne peut se débarrasser du spleen.

Il reste que ce poème nous envoûte par sa musique, malgré la note discordante de sa fin (notez la dernière rime grinçante en -ir que lui a permis le nouvel agencement de ses rimes) et que, avec Théophile GAUTIER (le poète à qui BAUDELAIRE avait dédié *Les Fleurs de Mal*), nous admirons la « mélancolie sereine, la tranquillité lumineuse, le kief oriental » de ce sonnet reconnu comme un des plus purement parfaits des *Fleurs du Mal*.

Comme le lui a écrit Victor HUGO : « Vos Fleurs rayonnent et éblouissent comme des étoiles ».

L'Invitation au voyage (1855)

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
6 Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
12 Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

15 Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
20 Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
26 Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

29 Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
34 Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
40 Dans une chaude lumière

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Ce poème, extrait de la même section : *Spleen et Idéal* que *La Vie Antérieure*, nous invite lui aussi à suivre le poète dans un pays de rêve, loin de Paris (qu'il célébrera pourtant dans la deuxième section des *Fleurs du Mal*: *Tableaux parisiens*), mais c'est dans un pays bien différent qu'il nous emmène.

Avant de répondre à son invitation, j'aimerais d'abord faire quelques remarques d'ordre technique sur le poème.

C'est le seul que BAUDELAIRE composa en vers impairs de trois ou cinq accents et c'est peut-être lui que VERLAINE avait en tête quand il composa *L'Art Poétique*, où il nous dit :

De la musique avant toute chose

Et pour cela préfère l'impair.

Vous vous souvenez sans doute que ce fut notre première étude poétique de l'an dernier.

Ces vers impairs sont embrassés : deux de trois accents, un de cinq ; les vers courts ont des rimes masculines, les autres des rimes féminines, ce qui crée un effet de balancement, de berceuse, à quoi s'ajoutent de très nombreux enjambements qui créent la fluidité de l'ensemble. Le poème se compose de trois strophes de douze vers, séparées par un refrain de deux vers, qui est le leitmotiv du poème. et que connaissent même ceux qui ignorent sa provenance.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté

Luxe, calme et volupté.

Ce sont les deux seuls vers pairs de quatre accents avec le même rythme incantatoire qu'une prière ou qu'une comptine.

Ces trois strophes forment une sorte de triptyque, à la façon des tableaux des maîtres hollandais (je pense en particulier à Van Eyck) et chacune des strophes traite d'un sujet différent : la première formule l'invitation au voyage proprement dite ; la seconde décrit un intérieur de rêve et la troisième un paysage de rêve. Cette distribution nous invite à étudier chacune des strophes successivement.

L'Invitation :

Elle s'adresse à une femme nommée « mon enfant, ma sœur » terme amoureux que Salomon employait déjà dans *Le Cantique des Cantiques* pour désigner la femme aimée :

« Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse (3,9) »

Cette femme n'est pas Jeanne Duval, la métisse dont je vous ai parlé, mais une actrice, Marie Daubrun, un de ses grands amours, qui le quittera pour devenir la maîtresse d'un autre poète, Théodore DE BANVILLE, celui à qui RIMBAUD envoyait ses poèmes.

C'est donc une invitation à un voyage vers un pays qui n'est pas le pays exotique de La Vie Antérieure, aux splendeurs orientales, mais plutôt un pays du Nord où les soleils ne sont pas rougeoyants mais « mouillés », les ciels ne sont pas d'azur mais « brouillés ». Il y règne cependant une douceur étrange, où la présence des brumes crée une atmosphère mystérieuse à laquelle répondent les yeux pleins de larmes de la bien-aimée, des yeux envoûtants qui recèlent d'ailleurs des sentiments inavoués (« traîtres »). Là-bas, l'amour des amants sera sans limite, jusqu'à la mort. Pour BAUDELAIRE, comme pour Edgar POE, Eros n'est jamais loin de Thanatos, et cette note sombre contribue à accentuer le mystère. Vous souvenez-vous que cette union de l'amour et de la mort est aussi évoquée par George Moustaki dans sa célèbre chanson : Le Métèque par ces vers dont il fait un refrain final :

« Et nous ferons de chaque jour

Toute une éternité d'amour

Que nous vivrons à en mourir »

Lui aussi appelle la femme aimée « mon âme sœur ».

Pourtant, nous dit le poète, ce monde est un monde positif « d'ordre et de beauté » : l'alliance de ces deux mots nous rappelle la définition que BAUDELAIRE nous donne de la beauté dans son poème éponyme :

« Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre »

Mais nous retrouvons aussi tous les éléments qui composaient l'attrait du pays de La Vie Antérieure : le « luxe » (la splendeur) le « calme » et la « volupté ». Cette beauté s'apprécie dans une sorte d'extase, qui implique un état de réception statique et de sérénité. Dans le poème que j'ai cité sur la beauté, Baudelaire lui fait dire : « Je hais le mouvement qui déplace les lignes ». Comme je l'ai indiqué plus haut, le rythme de ces vers impairs nous enveloppe dans une torpeur bienfaisante, semblable à celle que doit procurer l'opium.

/_/_/_/_/

/_/_/_/_/

La Chambre :

« Des meubles luisants

Polis par les ans

Décoreraient notre chambre »

BAUDELAIRE a toujours été intéressé par le mobilier, comme Edgar POE avant lui, qui écrivit même une Philosophie de l'ameublement. Dans le texte en prose que BAUDELAIRE composa, en parallèle avec ce poème, il nous donne de plus amples détails sur son goût des meubles qui sont « vastes, curieux, bizarres ». La chambre n'est donc pas inondée de lumière, mais plongée dans une pénombre traversée des lueurs des surfaces polies de ces meubles (Edgar POE insistait sur l'absence d' « éclat » dans l'ameublement). On pense à des meubles en bois des îles, en acajou peut-être ou en ébène. Les vases sont garnis des « plus rares fleurs » (au sens de précieuses : tulipes et dahlias qu'il appelle « allégoriques ») ; les plafonds sont riches, ouvragés, peut-être à caissons soulignés de dorures, les miroirs « profonds », comme ceux des tableaux de Van Eyck, en particulier celui intitulé : « Les époux Arnolfini » (à voir à la National Gallery de Londres) où le miroir de la pièce se répète en abîme dans son propre reflet. Tous ces éléments composent une « splendeur orientale ». Nous retrouvons l'attraction de BAUDELAIRE pour l'orient mystérieux (dans son texte en prose, il compare ce « pays de Cocagne, noyé dans les brumes du Nord » à « la Chine de l'Europe »).

Comme dans son poème « Correspondances », BAUDELAIRE souligne avec insistance comment les lueurs des meubles, les dorures des plafonds, le mystère des miroirs, les riches couleurs des fleurs se mêlent, se fondent même à de « vagues senteurs de l'ambre » qui embaument la chambre et ont un écho dans l'âme de sa bien-aimée qui « parle » le même doux langage, le langage de la sensualité et de la beauté. Cette osmose qui se crée entre les amants et cette synesthésie des sensations est un élément fondamental du poème. (Dans son texte en prose, le poète pose à sa bien-aimée cette étrange question : « Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie et ne pourrais-tu pas te mirer, pour parler comme les mystiques, dans ta propre correspondance ? »). Mais l'emploi du conditionnel (décoreraient, parlerait) montre que nous sommes dans un rêve, celui de l'Idéal, dans un pays qui ressemble à la Hollande, sans

être tout à fait la Hollande, peut-être la colonie hollandaise exotique qu'il découvrit au Cap de Bonne Espérance où les odeurs des tulipes se mêlent à celles de l'ambre, où les brumes évoquent une Chine de rêve. L'apparente incohérence de ces affirmations a en effet toutes les caractéristiques du rêve.

Le Pays :

La troisième strophe vient confirmer cette atmosphère onirique où le rêve transforme, tout en les conservant, les éléments de la réalité ; il devient même si prégnant qu'il nous est présenté comme totalement réel et le présent se substitue alors au conditionnel. Comme la femme aimée, nous sommes interpellés et invités à croire à la réelle présence de ce pays de rêve. Alors qu'au début du poème, BAUDELAIRE demandait à sa bien-aimée de songer, c'est-à-dire d'imaginer, de se représenter le pays de là-bas, il lui dit maintenant : « vois », comme si les éléments du paysage étaient réellement présents à ses yeux. C'est l'image d'une terre d'eaux sillonnée de canaux, comme la Hollande, où des bateaux, pour l'instant endormis, promettent des départs et des aventures, car ils ont « l'humeur vagabonde ». Eux aussi sont là en correspondance avec les désirs de la femme aimée et ne sont que le prolongement des secrets de son âme. Ces navires, chargés de richesses, ce sont maintenant les pensées de l'amant, du poète (Dans le texte en prose, il écrit : « Tu les conduis doucement vers la mer qui est l'Infini...et quand...ils rentrent au port natal, ce sont encore mes pensées enrichies qui reviennent de l'infini vers toi. »). Enfin le poème se termine sur une merveilleuse évocation d'un monde de lumière et de douceur, inconnu de notre monde, où la couleur du couchant n'est pas rouge mais hyacinthe, mêlant l'or, l'orange et le rouge. Nous sommes comme enveloppés dans cette splendeur douillette qui ne peut que nous faire rêver.

Ce superbe poème nous invite à comprendre combien BAUDELAIRE a atteint son but poétique qu'il définit avec tant de bonheur dans son « Epilogue » :

Ô vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir

Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence.

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

Il n'est que de comparer le texte en prose et le poème, tous deux intitulés « Invitation au voyage », pour prendre conscience du miracle

qu'opère la poésie sur le langage. Par un processus de condensation du langage, d'élimination de tout élément discursif et logique.

L'INVITATION AU VOYAGE

Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opiniâtrement illustré de ses savantes et délicates végétations.

Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête ; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre ; où la vie est grasse et douce à respirer ; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus ; où le bonheur est marié au silence ; où la cuisine elle-même est poétique, grasse et excitante à la fois ; où tout vous ressemble, mon cher ange.

Tu connais cette maladie fiévreuse qui s'empare de nous dans les froides misères, cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité ? Il est une contrée qui te ressemble, où tout est beau, riche, tranquille et honnête, où la fantaisie a bâti et décoré une Chine occidentale, où la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence. C'est là qu'il faut aller vivre, c'est là qu'il faut aller mourir !

Oui, c'est là qu'il faut aller respirer, rêver et allonger les heures par l'infini des sensations. Un musicien a écrit *l'Invitation à la valse* ; quel est celui qui composera *l'Invitation au voyage*, qu'on puisse offrir à la femme aimée, à la sœur d'élection ?

Oui, c'est dans cette atmosphère qu'il ferait bon vivre, -là-bas, où les heures plus lentes contiennent plus de pensées, où les horloges sonnent le bonheur avec une plus profonde et plus significative solennité.

Sur des panneaux luisants, ou sur des cuirs dorés et d'une richesse sombre, vivent discrètement des peintures béates, calmes et profondes, comme les âmes des artistes qui les créèrent. Les soleils couchants, qui colorent si richement la salle à manger ou le salon, sont tamisés par de belles étoffes ou par ces hautes fenêtres ouvragées que le plomb divise en nombreux compartiments. Les meubles sont vastes, curieux, bizarres, armés de serrures et de secrets comme des âmes raffinées. Les miroirs, les métaux, les étoffes, l'orfèvrerie et la faïence y jouent pour les yeux une symphonie muette et mystérieuse ; et de toutes choses, de tous les coins, des fissures des tiroirs et des plis des étoffes s'échappe un parfum singulier, un *revenez-y* de Sumatra, qui est comme l'âme de l'appartement.

Un vrai pays de Cocagne, te dis-je, où tout est riche, propre et luisant, comme une belle conscience, comme une magnifique batterie de cuisine, comme une splendide orfèvrerie, comme une bijouterie bariolée ! Les trésors du monde y affluent, comme dans la maison d'un homme laborieux et qui a bien mérité du monde entier. Pays singulier, supérieur aux autres, comme l'Art l'est à la Nature, où celle-ci est réformée par le rêve, où elle est corrigée, embellie, refondue.

Qu'ils cherchent, qu'ils cherchent encore, qu'ils reculent sans cesse les limites de leur bonheur, ces alchimistes de l'horticulture ! Qu'ils proposent des prix de soixante et de cent mille florins pour qui résoudra leurs ambitieux problèmes ! Moi, j'ai trouvé ma *tulipe noire* et mon *dahlia bleu* !

Fleur incomparable, tulipe retrouvée, allégorique dahlia, c'est là, n'est-ce pas, dans ce beau pays si calme et si rêveur, qu'il faudrait aller vivre et fleurir ? Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie, et ne pourrais-tu pas te mirer, pour parler comme les mystiques, dans ta propre *correspondance* ?

Des rêves ! Toujours des rêves ! Et plus l'âme est ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent du possible. Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel, incessamment sécrétée et renouvelée, et, de la naissance à la mort, combien comptons-nous d'heures remplies par la jouissance positive, par l'action réussie et décidée ? Vivrons-nous jamais, passerons-nous jamais dans ce tableau qu'a peint mon esprit, ce tableau qui te ressemble ?

Ces trésors, ces meubles, ce luxe, cet ordre, ces parfums, ces fleurs miraculeuses, c'est toi. C'est encore toi, ces grands fleuves et ces canaux tranquilles. Ces énormes navires qu'ils charrient, tout

chargés de richesses, et d'où montent les chants monotones de la manœuvre, ce sont mes pensées qui dorment ou qui roulent sur ton sein. Tu les conduis doucement vers la mer qui est l'Infini, tout en réfléchissant les profondeurs du ciel dans la limpidité de ta belle âme ; et quand, fatigués par la houle et gorgés des produits de l'Orient, ils rentrent au port natal, ce sont encore mes pensées enrichies qui reviennent de l'infini vers toi.

Charles BAUDELAIRE

On y entend des phrases construites, annonciatrices de faits, des répétitions, des injonctions, des détails développés, un style parlé (« un revenez-y de Sumatra »), de comparaisons matérielles (une magnifique batterie de cuisine), des mentions pécuniaires, une explicitation superflue (Des rêves, que des rêves) ou (ces navires...ce sont mes pensées), enfin tout un arsenal discursif qui détruit une partie de l'atmosphère vaporeuse, rêveuse du poème et sa capacité à créer sans décrire.